Document généré le 14 juil. 2025 11:10

Liaison

Le serment qui nous lie à nous-même

Stefan Psenak, *La beauté, poésie,* Le Nordir, Ottawa, coll. Résonance, 2001, 64 p.

Réjean Bonenfant

Numéro 113, hiver 2001–2002

URI : https://id.erudit.org/iderudit/41803ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Bonenfant, R. (2001). Compte rendu de [Le serment qui nous lie à nous-même / Stefan Psenak, *La beauté, poésie,* Le Nordir, Ottawa, coll. Résonance, 2001, 64 p.] *Liaison*, (113), 43–44.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Stefan Psenak,
La beauté, poésie,
Le Nordir, Ottawa,
coll. Résonance, 2001
64 p.

Le serment qui nous lie à nous-même

Réjean Bonenfant

Il est des gens qui ne sauraient que faire d'un quelconque don d'ubiquité. Ils carburent à la passion. Je crois qu'il en est ainsi de Stefan Psenak. Directeur d'une maison d'édition et rédacteur en chef d'une revue, il élabore néanmoins une œuvre ample et diversifiée, la sienne, depuis 1994. Il a publié en poésie, en roman, notamment pour la jeunesse. Il a également écrit à quelques reprises pour le théâtre, tel qu'en faisait foi un court documentaire diffusé sur la nouvelle chaîne ArTV récemment. Et il a collaboré à divers périodiques et à des collectifs.

Stefan Psenak est aussi un être visible qu'on peut rencontrer à chaque année au Festival international de la poésie et dans les différents salons du livre. Et toute cette effervescence dans laquelle il semble baigner n'entraîne aucune dispersion ainsi qu'on pourrait le craindre. Tout lui réussit : il a remporté le prix Trillium, il a mérité la médaille d'argent en poésie lors des Jeux de la Francophonie, cet été, et, dernièrement, son nom apparaissait parmi les finalistes des Prix littéraires du Gouverneur général.

J'ai pris connaissance de l'œuvre de Psenak il y a trois ans, au moment de la parution des *Corps en sursis* aux Éditions du Nordir. Une phrase en quatrième de couverture de ce roman m'avait atteint directement, réveillant un écho ancien. Il y disait : « il me fallait [...] humidifier l'argile qui me composait, la remodeler et en faire un monument au néant ». Je reconnus tout de suite le frère jumeau d'un personnage à moi qui se définissait comme du néant dans de la peau de mâle. J'avais lu ce roman intimiste d'un trait, savourant la forte dose d'humanité qui y régnait. Un écrivain se remémorait une histoire d'amour, une petite passion plutôt dévorante, ce qui est souvent le cas, mais il le faisait à la façon d'un poète. Il y avait là des moments d'immobilité qui engendraient des fantasmes à couper le souffle, comme si le poète voyait le possible des êtres et le possible des événements en accéléré sur un écran entre lui et les autres. Ces transports dans une autre réalité n'épargnaient pas même l'objet de son amour qui, d'elle à ELLE, en arrivait à incarner la ville. Tout cela pour dire que le poète Psenak avait réussi, en 1998, là où beaucoup de poètes avaient échoué auparavant et par la suite : écrire un roman.

Mais c'est du poète qu'il convient de parler dans ce commentaire. Le poète de *La beauté*. Il convient tout d'abord de signaler celle du livre, de l'objet-livre, d'une grande sensualité au toucher, et qui représente, sur un fond d'océan, une femme enceinte de la terre. Le symbole est puissant, il ne peut s'agir que d'un livre de réconciliation : avec soi, avec l'amour, avec l'engagement. Il pourrait bien s'agir d'un premier livre de la maturité. Celle qu'on a à trente ans, une fois qu'on a transmis la vie.

Le propos de *La beauté* n'est pas vraiment éloigné de celui des *Corps en sursis*. C'est celui de l'émoi amoureux, de l'infini qui se présente à nous dans le regard d'une femme. Que l'on se décide

photo: Jean-Pierre Caissie PINOCCHIO avec Dino Gonçalves et Pierre Simpson (2000)

Volet tout public

Le Magasin des mystères
(Nouvelle administration)
Théâtre Magasin, accueil à La Nouvelle Scène
27, 28 et 29 décembre 2001

Pinocchio
Production maison en tournée ontarienne
avril et mai 2002 et automne 2002

La Belle et la Bête
Production maison à La Nouvelle Scène
décembre 2002

L'Empereur et le rossignol
Production maison en écriture
saison 2003

Compagnie VOX théâtre

Fondée en 1979
333, avenue King Edward, Ottawa, Ontario, K1N 7M5
t : 613-241-1090 f : 613-241-0250 www3.sympatico.ca/vox.theatre

à suivre. Pendant un certain temps. Tandis que dans *Les corps en sursis* l'empêchement survenait de l'extérieur, que ce soient la fougue de la création artistique ou encore les aléas de la maladie et de la mort, nous voici cette fois en présence d'une nécessité intérieure. Dans un monde « triste comme les yeux d'une femme qui a faim », le personnage principal rencontre une jeune travailleuse du sexe qui vient vendre ses livres pour subsister. Il achètera ces livres. S'ensuivra une aventure qui se terminera de façon tragique.

L'homme tentera une autre aventure, strictement platonique, pour se conforter dans son intention de désormais n'aimer qu'une seule femme, la mère de ses enfants. C'est au cours de cette seconde aventure que Psenak renouera avec sa thématique du néant. Il ne prend qu'un café avec la demoiselle, le paie et paie aussi pour ce rien qu'elle lui a apporté. C'est ce qu'il cherche désormais : rien. Et la demoiselle le lui a donné, ce rien. Psenak est très dur envers son personnage, de qui il dit qu'il cherchait de « la chair à canon pour l'amour ou pour la création ». Ce livre qu'il aurait fait, « un hommage à elles toutes ». « Un chef d'accusation pour lui seul. » On échappe difficilement à la culpabilité.

Le moment de la confession de son aventure à sa compagne légitime est troublant. Elle a naturellement tout deviné. Il s'agit d'une femme extraordinaire capable d'amour et de pardon, d'une compréhension à toute épreuve. Elle donnera même le prénom de la maîtresse disparue tragiquement à l'enfant qu'elle porte. Autant de magnanimité ne peut qu'émouvoir et nous replonger dans l'univers de Christian Bobin, quand il nous affirme que si les hommes portent le monde, les femmes portent et les hommes et le monde. Désormais, le personnage du recueil de Psenak « n'aimera plus que celle qui prolonge la vie ».

Si dans le roman *Les corps en sursis* on pouvait déceler la signature du poète, dans *La beauté* nous reconnaissons la griffe du romancier. Le recueil se lit aisément. La dernière ligne m'a cependant laissé perplexe. « Toute cette beauté que l'on traque comme une bête et qu'on finit par abattre. » Alors là, on se demande si on a lu la bonne histoire. De quelle beauté parlait-on ? De celle de l'inconnue que l'on suit ou de celle qui porte l'enfant ? J'en serai quitte pour relire le recueil, ce qui ne pourrait me déplaire.

Pour l'instant, je retiendrai et répéterai autour de moi cette autre ligne de Stefan Psenak : « Et si la beauté était le serment qui nous lie à nous-même dans le regard de l'autre ? »

Romancier, Réjean Bonenfant habite Trois-Rivières depuis 1962. Retraité de l'enseignement depuis 1989, il se consacre exclusivement à l'écriture. En plus de s'adonner à son travail de création, il est l'instigateur de nombreux projets collectifs.